



TAKESHI MURASE

Dernier train
pour
Kamakura

NAMI



Le jour où le premier vent printanier souffla sur Kamakura, un train express décrocha de sa trajectoire. Il termina sa course au fond d'un précipice creusé au pied des montagnes.

Deux mois après l'accident qui a laissé des dizaines de familles endeuillées, une étrange rumeur se répand dans le quartier. La nuit venue, un mystérieux train remonterait la ligne Kamakura avec, à son bord, les passagers disparus. Aussi invraisemblable soit-elle, comment laisser passer cette chance de revoir une dernière fois des êtres chers qui ne sont plus là ? Tomoko pourrait dire au revoir à son fiancé, Yûichi se réconcilier avec son père, le jeune Kazuyuki déclarer sa flamme à son premier amour et Misako comprendre son mari, le conducteur du train... Mais réussiront-ils à leur dire tout ce qu'ils ont sur le cœur avant de devoir faire leurs adieux ?

Un roman choral émouvant qui célèbre pour chacun l'importance de vivre l'instant présent.

.....

Vivant dans la préfecture de Hyogo au Japon, Takeshi Murase est romancier et rédacteur pour la radio et la télévision. Véritable best-seller en Asie, son roman *Dernier Train pour Kamakura* l'a propulsé sur le devant de la scène littéraire japonaise.

Traduit du japonais par Diane Durocher et Nina Le Flohic

ISBN : 978-2-493816-95-5

20 euros

Prix TTC France



Rayon : Littérature étrangère
Couverture : © Constance Clavel
Illustration : © Shutterstock





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

DERNIER TRAIN
POUR KAMAKURA

Titre original : 西由比ヶ浜駅の神様 (NISHIYUIGAHAMAEKI NO KAMISAMA)

Copyright © Takeshi Murase 2020

First published in Japan in 2020 by KADOKAWA CORPORATION, Tokyo.

French translation rights arranged with KADOKAWA CORPORATION, Tokyo through le Bureau des Copyrights Français.

Traduit du japonais par Diane Durocher et Nina Le Flohic

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-95-5

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Takeshi Murase

DERNIER TRAIN POUR KAMAKURA

Roman

Traduit du japonais par Diane Durocher et Nina Le Flohic

NA
MI

Le jour où le premier vent printanier souffla sur Kamakura, un train express décrocha de sa trajectoire. Il remontait la ligne Kamakura, gérée par la compagnie Tôhin. Le véhicule fou fila à toute vitesse près du sanctuaire shinto d'Ikitama, dont il frôla le portique d'entrée. Il termina sa course au fond d'un précipice creusé au pied des montagnes. Sur les cent vingt-sept passagers de la rame, soixante-huit trouvèrent la mort.

Environ deux mois après la tragédie, une rumeur commença à s'élever selon laquelle, la nuit venue, un mystérieux train parcourait la ligne Kamakura.

Sur les voies de la gare de Nishi-Yuigahama, le dernier arrêt avant l'accident, on croisait parfois un fantôme du nom de Yukihô. La revenante acceptait, pour peu qu'on lui en fit la demande, de vous faire remonter le temps afin de prendre place à bord du train, avant le drame. Il existait cependant, toujours selon ces dires, quatre règles encadrant ce prodige :

– Les passagers morts n'apparaissaient qu'à la gare où ils étaient montés.

– Il était interdit de leur révéler l'imminence de leur décès.

– Il fallait impérativement descendre, au plus tard, en gare de Nishi-Yuigahama. Quiconque restait à bord après cet ultime arrêt connaîtrait le même sort funeste.

– Enfin, il était impossible de modifier le cours des événements. Les morts ne reviendraient pas à la vie. Si l'on tentait de les faire descendre du train, le voyage dans le passé prendrait fin.

Autrement dit, on pouvait revoir les disparus, mais pas les sauver.

Ceux qui avaient péri dans l'accident ne fouleraient plus jamais la surface de la Terre.

Malgré ces contraintes, beaucoup vinrent tenter l'expérience.

Une fiancée qui avait perdu son bien-aimé.

Un fils qui avait perdu son père.

Un collégien qui avait perdu son amour secret.

Enfin, la femme du conducteur du train, celui par qui le drame était arrivé.

C'est souvent lorsque leurs proches ne sont plus de ce monde que les êtres humains prennent conscience du bonheur qu'ils leur procurent.

« Plus jamais je ne connaîtrai des jours aussi heureux », pensent-ils alors.

Et si vous aviez la chance de revoir, rien qu'une fois, ceux qui ne sont plus, que leur diriez-vous ?

CHAPITRE 1

À mon fiancé

— **J**E PRENDS UNE DÉVIATION, la nationale est coupée à cause de l'accident.

Assise à l'arrière du taxi, je ne répondis rien. De ce que je pouvais en voir à travers les vitres du véhicule, la zone autour de Nishi-Yuigahama était investie par une foule de badauds.

La ligne Kamakura était à l'arrêt depuis l'accident. J'essuyai du doigt la sueur qui perlait sur mon front et allumai l'écran de mon portable dans le brouhaha strident des sirènes d'ambulances. Tous les sites d'informations affichaient en une des articles illustrés par des images du drame.

Quatorze heures après le déraillement : actuellement vingt-six décès confirmés

Déraillement de Kamakura : la voiture 3 aurait chuté dans le ravin

Je fis défiler les titres avant de fermer brusquement la page web. Je pris une grande inspiration tandis que l'appel fatidique que j'avais reçu me revenait en mémoire pour la énième fois.

— *Tomo ? Désolée de t'appeler au travail...*
— *Qu'y a-t-il, belle-maman ?*
— *Écoute-moi bien, et surtout reste calme. Le train de Shin'ichirô a déraillé.*
— *Quoi ?*
— *Le train de Shin'ichirô a déraillé !*
— *I... Il va bien ? Est-ce que Nemoto va bien ?*
— *Viens... Dépêche-toi. On est à l'hôpital de Minami-Kamakura.*

Combien de fois avais-je rejoué cette conversation dans ma tête, depuis que j'étais montée dans ce taxi ? La voix de ma belle-mère, sa respiration haletante, ce qu'elle avait tu... Ces quelques phrases à travers lesquelles je cherchais désespérément à évaluer les chances de survie de mon fiancé.

— Ah, ici aussi la circulation ralentit... annonça le chauffeur, le visage fermé.
— Trouvez un moyen, je vous en prie.
Au fond, je n'avais pas envie d'arriver plus vite. J'avais bien trop peur.

Mon pouls s'accéléra lorsque le bâtiment blanc entra dans mon champ de vision, puis à mesure que le taxi s'en rapprochait. Terrifiée à l'idée de me confronter à la réalité, j'aurais tout donné pour retourner à ma vie d'avant, pour remonter le temps.

— Nous y sommes. L'entrée principale est prise d'assaut, je vais vous conduire à l'arrière, c'est plus...

— Non, ça ira ! Arrêtez-vous ici, je descends.

Je lui tendis un billet de mille yens et claqua la portière sans attendre la monnaie. Repoussant de la main une caméra de télévision qui me fondait dessus, je traversai le rond-point.

Un convoi de fourgons de police stationnait devant l'entrée de l'hôpital. On apportait les uns à la suite des autres des blessés, gisant sur des banquettes de train, car les civières devaient manquer.

— On s'occupera de celui-ci après ! On prend celle-là en premier !

Au-delà des portes coulissantes, le hall grouillait de monde.

— Vous nous avez dit d'amener celui-ci tout à l'heure, docteur !

— Faites ce que je vous dis ! Occupez-vous des lits, on en manque. Descendez les morts au sous-sol !

Des cris de fureur fusaiient dans l'établissement. Le vacarme des brancards traînés en tous sens était assourdissant.

— Excusez-moi, je cherche Shin'ichirô Nemoto. Il était dans le train...

J'avais réussi, tant bien que mal, à me frayer un chemin à travers le chaos pour rejoindre l'accueil.

— Vous êtes de la famille ?

— Je suis sa fiancée ! Tomoko Higuchi !

La jeune infirmière s'excusa un instant. Elle consulta ses collègues, dans l'espace qui leur était réservé, avant de revenir.

— Veuillez vous rendre au... deuxième sous-sol. Au fond du couloir de droite.

Mon cœur sombra.

Deuxième sous-sol.

Je sentis mon esprit dériver alors que le sens de ces mots me pénétrait.

J'empruntai l'escalier de secours, arrivai au niveau -2. L'étage entier bruissait de sanglots.

Je longeai un couloir plongé dans la pénombre, passai devant la chaufferie, m'arrêtai devant la chambre suivante, d'où s'échappaient des voix familières.

La main sur la poignée, je me pétrifiai. Je ne pouvais que trop bien me figurer la scène qui se déroulait derrière ce battant.

Je fermai les yeux, poussai un long soupir venu des tréfonds de mes entrailles. Sur cette lancée, j'actionnai la poignée et ouvris la porte, découvrant exactement ce que j'avais imaginé. Un grand lit. Un corps étendu. Un visage recouvert d'un carré de tissu blanc.

— Tomo...

Ma belle-mère s'avança et prit ma main dans les siennes.

— Tomo, Tomo ! Oh, Tomo...

Ses pleurs déchirants me vrillaient les tympans. Je n'avais qu'une envie : me détacher de cette femme qui semblait avoir perdu la raison. Mais comment aurais-je pu... Cette force qui me comprimait la main, c'était celle de l'amour d'une mère pour son fils unique.

— Regarde son visage, Tomo, s'il te plaît, me demanda mon beau-père en m'entraînant par le coude.

Sous le tissu blanc se trouvait la figure familière de mon fiancé au repos. J'aimais tellement observer ses traits, pareils à ceux d'un enfant, lorsqu'il dormait. Je pouvais le regarder des nuits entières, allongée auprès de lui dans le lit.

Il aurait dû fêter ses trente-deux ans la semaine suivante. Il m'avait demandé de lui préparer un curry. L'an passé, quand je lui en avais mijoté un, des larmes s'étaient mises à couler sur ses joues pleines. J'avais voulu savoir pourquoi il pleurait.

« Ce n'est rien, je me demandais juste combien de fois je dégusterai encore ce curry avant de mourir... »

Personne ne pouvait être plus heureuse que moi. Quelle chance j'avais, d'être avec ce garçon aussi pur qu'un enfant.

Mon avenir, c'était lui et moi, ensemble.

— Nemoto... réveille-toi. Je t'en prie, réveille-toi, répétais-je en lui prenant la main. Ouvre les yeux, Nemoto... Je vais te préparer le curry que tu m'as demandé. Je t'en ferai tous les jours si tu veux. Alors réveille-toi, maintenant, Nemoto... Nemoto ! Nemoto !

Mon beau-père m'étreignit et je me laissai aller à mon désespoir. Ses mains étaient secouées de tremblements incontrôlables.

Pleurant contre sa poitrine, je me remémorai ma rencontre avec Nemoto.

Je remontai seize ans en arrière. J'étais en première année de lycée.

Mon père, qui souffrait d'une maladie cardiaque, n'était plus en état de travailler. Ma mère avait pris la relève en se faisant embaucher chez un imprimeur. Nous avions du mal à joindre les deux bouts. Pour soutenir les finances de la famille, je m'étais trouvé un petit boulot. Le soir, après les cours, j'aidais à l'accueil de personnes handicapées dans un centre social local.

Un jour de mai, peu de temps après les vacances de la *Golden Week* et la rentrée des classes, le lycée avait organisé une sortie pédagogique dans une usine automobile.

Nous étions censés suivre la visite en groupe, mais je déambulais à l'écart. La fille qui m'avait choisie dans son groupe ne m'avait plus adressé un regard depuis notre descente du bus. Nous étions assises côte à côte pendant tout le voyage, et j'avais remarqué qu'elle s'était ennuyée, car je n'étais pas une voisine loquace. Il avait suffi d'un trajet pour qu'elle me catalogue raseuse de première.

À l'heure du déjeuner, nous nous installâmes dans le réfectoire de l'atelier à pneus. Certains élèves avaient apporté leurs propres bentos. Ma mère étant en déplacement ce jour-là, elle ne m'en avait pas préparé. Elle m'avait donné de l'argent à la place, mais au vu de nos finances, je ne pouvais le dépenser sans compter. Je commandai donc le plat le plus économique :

— Un *kake-udon*, je vous prie.

Mon plateau en mains, je m'avançai vers la longue table où s'étaient installées les filles de mon groupe. Soudain, je me figeai. Elles me lançaient des regards à la dérobée, les lèvres tordues dans un rictus mauvais. Certaines se chuchotaient à l'oreille sans me quitter des yeux.

J'allais tourner les talons lorsque j'entendis une voix s'élever.

— J'y crois pas... Y a vraiment des gens qui mangent ce truc de pauvre ?

C'était la fille du bus. Elle avait posé son sac sur la chaise voisine pour signifier que je n'étais pas la bienvenue.

Je m'assis à une table vide. Des élèves passèrent derrière moi, un appétissant burger trônant en évidence sur leur plateau.

D'autres se délectaient de grillades. J'étais pitoyable. Lorsque des éclats de rire fusèrent dans la salle, je me sentis visée.

J'étais plantée devant mon bol, incapable d'attaquer mes nouilles, quand j'entendis quelqu'un passer une nouvelle commande.

— Pour moi aussi, un *kake-udon*, s'il vous plaît !

Intriguée par le « moi aussi », je me retournai : c'était un garçon de ma classe.

Son plateau entre les mains, il prit place à côté de moi. Sans un mot, il sépara ses baguettes et commença à aspirer ses nouilles.

Il n'était pas épais, il avait le teint légèrement hâlé et des yeux ronds enfantins qu'il ne tournait pas vers moi, si bien que je me demandais s'il était timide. Quand par hasard nos regards se croisaient, il clignait des paupières, gêné, avant de baisser le nez sur son bol.

Néanmoins, j'avais compris. Je savais qu'il avait commandé un *kake-udon* afin de me soutenir dans ma traversée du désert.

Il s'était assis de manière à me protéger des regards de la majorité des élèves. Comme pour proclamer qu'il était le seul à se délecter du bouillon de nouilles. Que quiconque voudrait en rire devrait rire de lui.

Une fois mes *udon* terminés, je restai immobile. Je n'allai pas remplir mon verre vide. J'étais en sécurité : pour rien au monde je n'aurais quitté ma place.

La gentillesse du garçon m'allait droit au cœur. Je reposai mes baguettes, les épaules tremblantes. Une larme roula sur ma joue, je l'essuyai d'un doigt en portant le bol à mes lèvres. Bien qu'un peu refroidi, le bouillon propagea sa saveur dans tout mon être.

Il s'appelait Shin'ichirô Nemoto.

Deux jours après cette sortie scolaire, alors que je mangeais seule mon bento, à mon pupitre, la fameuse fille de mon groupe, entourée de ses copines, se mit à me narguer en commentant l'aspect peu raffiné de mon repas. Mal à l'aise, je me dépêchai de l'engloutir avant de me précipiter à la bibliothèque. Il était là, en pleine consultation d'un guide intitulé *Comment éduquer son chien*.

Je ne l'avais pas encore remercié pour son geste. Bien décidée à y remédier, j'approchais de lui lorsque la fille et son groupe entrèrent, sans la moindre discrétion. Si elles me voyaient lui adresser la parole, je risquais de nous exposer à toutes sortes de rumeurs. J'abandonnai pour cette fois, sans me douter que la prochaine occasion se présenterait le soir même. Je sortais de l'enceinte du lycée avec mon vélo quand je l'aperçus, au loin : il quittait un groupe d'élèves pour se faufiler dans une ruelle.

Je m'arrêtai à l'entrée de la voie étroite. Il marchait dans une rigole d'évacuation, jetant des éclaboussures à chaque pas. Il n'avait même pas roulé l'ourlet de son pantalon, comme s'il se fichait royalement de se salir. Je disposais encore d'une bonne heure avant de devoir me rendre à mon petit boulot. Je décidai alors de me lancer à sa poursuite.

Je plongeai mes baskets sous la surface sombre d'un petit ruisseau. Une trentaine de mètres plus loin, je m'arrêtai. De hauts arbres au feuillage d'un beau vert foncé se dressaient au bout de l'allée.

Ils annonçaient un vaste bois. Les cèdres immenses qui en perçaient la canopée lui donnaient un air de forêt vierge. C'était un bosquet dont j'avais maintes fois, dans mon

enfance, longé les abords, car il se trouvait à quinze minutes à peine de chez moi.

Je tendis l'oreille et repérai un bruissement de pas sur l'herbe. Nemoto s'enfonçait au milieu des arbres.

Juchée sur un ponton en bois qui enjambait le petit cours d'eau, j'essorai l'ourlet de ma jupe avant de me faufiler sur un sentier quasiment recouvert de végétation, m'aïdant de mes deux mains pour repousser les branches.

À peine avais-je esquissé quelques pas sur le sentier que j'entendis un piétinement se rapprocher, de plus en plus vite. La cavalcade, telle une avalanche de neige, dévalait une pente abrupte dans ma direction. Un chien blanc apparut devant moi. Il portait autour du cou un vieux collier orange. Il me jaugea d'un regard surexcité, comme s'il allait me sauter dessus d'une seconde à l'autre.

Je hurlai en me recroquevillant, consciente que Nemoto courait à toute vitesse le long de la déclivité afin de nous rejoindre.

Sans hésiter un instant, il se posta entre l'animal et moi. Le chien, une sorte d'akita, bondit. Mon camarade s'accroupit, tel un receveur en baseball, et intercepta le chien en plein vol en le ceinturant comme dans une prise de judo. Ils roulèrent doucement sur le côté.

— Pardon, ma Shiro, c'est un peu expéditif comme méthode, mais je n'en ai pas pour longtemps !

Il tourna la tête vers moi.

— Hé, Higuchi ! Tu veux bien attraper mon sac, s'il te plaît ? Je l'ai laissé un peu plus loin... Y a une boîte de premiers secours dedans !

— Euh, oui, oui !

Je dus sortir de ma sidération pour me précipiter vers le sac à quelques pas de là et lui rapporter la boîte en question.

— Ça va aller, Shiro, c'est bientôt fini... Higuchi, tu vas devoir lui mettre du désinfectant, d'accord ? Tu vois la bles-
sure sur sa patte avant ? Au niveau du coude...

Je trouvai la zone. Une croûte s'était formée par-dessus une entaille. Pas profonde au point de nécessiter des points de suture, elle continuait néanmoins de saigner.

— Ça va s'infecter si on ne fait rien. Il faudrait que tu vides tout le flacon dessus, tu en es capable ?

— Oui !

Tandis que le chien aboyait, je m'emparai d'une petite fiole dont je versai le contenu sur la patte. Sous l'effet de la douleur, l'animal se débattit comme un beau diable, mais Nemoto tint bon.

— Merci ! Tu peux lui mettre une gaze maintenant ?

Toujours affalé par terre, il guida mes gestes afin que je réa-
lise un bandage parfaitement propre et bien fixé. On n'aurait pas mieux fait à l'hôpital.

— Tu nous sauves la vie, Higuchi ! Heureusement que j'ai pris des cours de judo, pas vrai ? s'exclama-t-il, le visage constellé de perles de sueur.

Il relâcha le chien et se releva pour lui caresser la tête.

— Bravo ma Shiro ! T'es une championne !

La manche de sa chemise était déchirée, mais il n'y accorda pas la moindre attention. Shiro se remit d'aplomb et gronda, visiblement secouée, mais s'en fut en quelques bonds dans la forêt, nous ignorant complètement.

— J'avais l'impression d'être suivi, c'était toi ? me demanda mon camarade en se penchant pour attraper un thermos en Inox dans son sac.

Il y avait un dessin de Snoopy sur la bouteille.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? éludai-je.

Il but une grande rasade de thé dans le gobelet-bouchon et me lança un regard pénétrant.

— Tu sais comment on appelle cet endroit ? La forêt aux chiens abandonnés. Les gens viennent y laisser leurs chiens. Il y en a d'autres, plus loin.

Il s'arrêta un instant pour reboutonner un pan de sa chemise.

— Il y a quelque temps, en sortant du lycée, j'ai aperçu Shiro déambuler dans les rues. J'ai remarqué sa blessure : je ne pouvais pas la laisser comme ça, alors je l'ai suivie jusque dans la forêt. Mais les chiens d'ici ne sont pas faciles à amadouer. Même avec de la nourriture.

Voilà pourquoi il lisait un livre sur les chiens, à la bibliothèque... Je notai une cicatrice sur son avant-bras. Probablement un souvenir de ses tentatives pour apprivoiser l'animal.

Il déclara fièrement avoir baptisé Shiro lui-même – son nom signifiait « blanc ». Le canidé, qui vaquait à ses occupations à quelques mètres de nous, crut qu'on l'appelait et tourna la tête vers lui.

— J'ai vraiment envie d'apprendre à la connaître. Elle a été abandonnée, alors c'est normal qu'elle soit difficile à approcher mais... C'est une bonne chienne, j'en suis sûr, affirma-t-il avec un regard plein de tendresse.

Ses yeux étaient limpides, brillants de bonté.

— Mais au fait, et toi ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Euh, eh bien...

Je revins brusquement à moi et détournai les yeux, embarrassée. Je toussotai avant de me lancer :

— Tu te rappelles la sortie, avant-hier ? Je mangeais un *kake-udon* et tu t'es assis à côté de moi, avec le même plat. Ça m'a fait très plaisir. Je n'avais pas eu l'occasion de te remercier, et je tenais à le faire, alors... merci.

Je me courbai devant lui pour exprimer ma gratitude. Lorsque je relevai la tête, il n'avait toujours rien répondu. Il ne semblait ni gêné, ni fier. Il me souriait simplement, et je vis dans ses yeux cette gentillesse qui m'avait troublée quelques instants auparavant.

— Shiro ! Ici !

Il agita une lamelle de viande séchée à la surface quadrillée.

— Allez, viens, n'aie pas peur ! Viens manger, c'est du *beef jerky* !

J'étais postée derrière lui, mais la chienne restait à bonne distance. Au cours des deux semaines qui s'étaient écoulées, Shiro s'était peu à peu accoutumée à notre présence et n'aboyait presque plus en nous voyant. Sa blessure était parfaitement guérie et l'animal avait détaché le bandage lui-même.

Nemoto venait chaque jour remplir une gamelle qu'il avait déposée près de la touffe d'herbe qu'affectionnait la chienne. Le lendemain, la portion avait disparu. Cependant, il ne l'avait encore jamais vue manger.

— Elle ne fait pas confiance aux humains. Son ancien maître devait la maltraiter, me confia-t-il.

Il avait probablement raison.

— Bon, on est samedi demain, j'irai demander conseil dans une animalerie. À la semaine prochaine, Shiro !

Je n'avais plus qu'à rejoindre mon petit boulot.

Depuis que j'avais suivi mon camarade dans la forêt, c'était devenu notre rituel : chaque soir, nous allions rendre visite à Shiro. En cours, pourtant, on ne se parlait quasiment pas. Nos pupitres étaient éloignés l'un de l'autre. Mais par un accord tacite, ce rendez-vous s'était mis en place. Il était si plaisant de nous y rendre chacun de notre côté pour s'y retrouver.

Ce temps que nous passions ensemble, entourés des grands arbres, revêtait une importance particulière pour moi.

Nemoto, tout comme moi, était enfant unique. Lorsque je lui parlais de la maladie de mon père, il m'écoutait avec beaucoup d'empathie. Malgré son visage juvénile, il possédait une maturité émotionnelle peu commune. Au lycée, les filles continuaient d'être méchantes avec moi, mais bientôt, cela ne m'atteignit plus.

Une chape de nuages gris plombait le ciel. Les pluies éparses rebondissaient sur les branches frissonnantes des cèdres verdoyants.

Ce jour-là, bien que la météo ait annoncé l'entrée de la région du Kanto dans la saison des pluies, nous étions fidèles au poste, dans la forêt. De fortes ondées étant attendues dans la soirée, je n'étais pas sûre que mon camarade serait au rendez-vous. J'avais emprunté le sentier, abritée sous mon parapluie. Il était bien là, vêtu d'un anorak transparent, à tendre des lamelles de viande séchée à la chienne.

— Tu n'as pas faim, Shiro ?

La femelle, peut-être agacée par les intempéries, semblait de mauvaise humeur. Elle s'était figée, le pelage trempé, et nous aboyait dessus de manière menaçante.

Pour éduquer un akita, il faut lui désigner un maître unique. C'était, du moins, le conseil que le vendeur en animalerie avait donné à Nemoto. Mais ce dernier n'y croyait pas.

— Shiro n'a jamais été aimée. Je n'ai pas l'intention d'établir un rapport de domination entre elle et moi.

Il était si sûr de lui que je ne trouvai rien à répliquer.

— Viens, Shiro, approche ! Tu n'as pas à avoir peur.

Je nous abritai sous mon parapluie. La chienne ne fit pas mine de s'approcher. La pluie redoubla d'intensité, ce qui sembla l'énerver davantage : elle leva la truffe vers les cieux pour lancer une série d'abolements rageurs. L'instant d'après, elle fondit sur mon camarade et lui mordit la main droite.

— Nemoto !

— Hm... Ça va, t'inquiète.

Sa voix était parfaitement calme et posée. La chienne n'avait pas relâché sa prise. Le garçon grimaçait de douleur, mais la détermination dans son regard se renforça. Il la mettait au défi. « Vas-y, si tu veux me lacérer la peau, qu'est-ce que tu attends ? » Il enfonça même sa main plus avant dans la gueule de l'animal.

Shiro finit par desserrer les crocs d'un air maussade. Plantée sous mon parapluie, je restai immobile un bon moment. En avisant l'heure à ma montre, je m'aperçus qu'il était trop tard pour mon job du soir.

Tandis que les éléments se déchaînaient de plus belle autour de nous, un étrange pas de danse s'effectua entre le garçon et l'animal. Lorsque le premier s'approchait, la nourriture

tendue en avant, la chienne reculait. À l'inverse, lorsqu'elle consentait à esquisser quelques pas vers nous et tentait d'attraper la collation, c'était Nemoto qui se rétractait.

Ma montre afficha 20 heures. Soudain, la pluie s'accrut encore. Des cataractes puissantes s'abattirent sur la canopée.

Apeurée, Shiro nous tourna le dos pour s'enfoncer dans les bois. Nemoto soupira longuement. Il ne pourrait rien faire de plus pour la soirée. C'est ce qu'il me fit comprendre d'un regard, lorsqu'un aboiement déchirant s'éleva du bosquet.

Mon camarade s'élança et je lui emboîtais le pas, manquant de lui rentrer dedans lorsqu'il stoppa net sa course. Devant nous s'étendait un lac couvert de lentilles d'eau, ce qui lui conférait une trompeuse allure de prairie. Des pattes blanches se débattaient furieusement à la surface.

— Shiro ! hurla mon compagnon avant de se débarrasser de son anorak.

Sans même prendre le temps de vérifier la profondeur du bassin, que les pluies diluviennes faisaient monter à vue d'œil, il se jeta à l'eau. Il rallia le centre du lac à la brasse, plongea, ceignit le corps de Shiro. Par bonheur, ses pieds touchaient le fond, assez pour qu'il soit en mesure de soulever l'animal vers la surface. Enfin, Shiro put sortir la truffe de l'eau. Paniquée, elle lançait de grands coups de patte en tous sens.

Éperdue, je jetai un regard alentour et remarquai un vieil abri en bois. Un tuyau d'arrosage était enroulé contre la porte.

Mais oui !

— Tiens bon Nemoto ! Je t'envoie quelque chose !

Je courus vers la cabane, m'emparai du tuyau et le lançai vers le milieu de l'étang. Nemoto, portant l'animal à bout de bras, parvint à le rapprocher du bord abrupt.

— Attrape Shiro ! me supplia-t-il.

Je saisis les pattes avant de la chienne et tirai avec l'énergie du désespoir. Mes pieds s'enfoncèrent dans la vase tandis que la berge s'effondrait. Par miracle, je réussis à hisser Shiro hors de l'eau. Nemoto se retrouva entraîné en arrière sur plusieurs mètres ; il avait désormais de l'eau jusqu'au nez. Il attrapa le bout du tuyau, et je me mis à tirer dessus de toutes mes forces. La boue gicla à mes pieds, je glissai et tombai les fesses dans la vase, sans cesser de tirer, mais sans parvenir à rapprocher mon camarade du bord. À bout de forces, j'enroulai le tuyau autour de mon bras afin d'être sûre de ne pas le lâcher.

— Mets-toi à l'abri, Higuchi ! me cria-t-il.

Sans l'écouter, je continuais à enrouler.

— Surtout ne lâche pas, Nemoto ! m'exclamai-je tandis que son visage disparaissait sous la surface. Tu m'entends ? Si tu lâches, je ne te le pardonnerai jamais !

Tout comme je n'oublierais jamais qu'il m'avait sauvée, à la cafétéria. Cette fois, c'était à moi de lui rendre la pareille.

Les gouttes de pluie, de plus en plus grosses, avaient envahi mon champ de vision lorsque j'entendis une voix s'écrier :

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

Le faisceau d'une lampe torche m'éblouit. Quelqu'un était venu. Shiro, dans un concert d'abolements, lui emboîtait le pas. C'était un homme entre deux âges, abrité sous son parapluie ; il se hâta de me rejoindre.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? me demanda-t-il.

— Aidez-nous !

Aussitôt qu'il comprit la situation, il s'empara du tuyau et m'aida à tirer, ses pieds glissant sur le sol détrempé. Enfin,

Nemoto se rapprocha de la berge et nous l'empoignâmes ensemble pour le sortir de l'eau.

— Nemoto ! Tu vas bien ? m'écriai-je en m'effondrant à ses côtés.

À plat ventre sur la terre ferme, il reprenait péniblement sa respiration.

— Je... je vais bien. Et toi ? Tu n'as rien ?

Nous étions indemnes. Lorsqu'il retrouva son souffle, il me lança un regard amusé.

— Franchement Higuchi, c'était dangereux !

— Quoi ? C'est l'hôpital qui se moque de la charité !

Nous nous mêmes à pouffer.

L'homme qui nous avait secourus nous conduisit vers une cabane, dont l'auvent nous protégea.

— Qu'est-ce que vous faisiez là, les jeunes ? La météo avait pourtant mis en garde contre le risque de fortes pluies !

Nemoto s'excusa platement en baissant la tête et lui conta notre mésaventure.

— D'ailleurs, demanda-t-il en reboutonnant sa chemise, comment avez-vous su où nous étions ?

L'homme laissa flotter son regard sur le lac.

— J'ai entendu des aboiements dehors, alors je suis sorti avec mon parapluie. C'était un chien tout blanc. Il m'a attrapé par le revers de mon jean et m'a entraîné jusqu'ici. Cette bête a voulu vous sauver. Si vous voulez remercier quelqu'un, c'est bien elle.

Shiro, qui s'était à nouveau éloignée de nous, formait une tache blanche de l'autre côté de l'étendue d'eau.

Lorsque la pluie perdit en vigueur, on s'aperçut que la chienne nous fixait.